RS 1493149 88
96664

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

FUNÉRAILLES

DE

M. LÉOPOLD DELISLE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le mardi 26 juillet 1910.

DISCOURS

DE

H. EDMOND POTTIER

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Le deuil qui frappe l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui est cruel doublement : elle perd son doyen et son plus illustre représentant. L'œuvre de M. Léopold Delisle est immense, et vous n'attendez pas de moi qu'ici, en quelques minutes, j'énumère tous les titres de cette carrière scientifique qui a duré plus de soixante ans et pendant laquelle on peut dire que notre vénéré confrère a travaillé sans interruption. La biblio-

ECOLE BIBLIOTHÈQUE DES CHARTES

Document
0000005782314

graphie de ses livres et articles, publiée en 1902 par M. Paul Lacombe, comprenait déjà près de dix-neuf cents numéros, et on lit dans l'adresse envoyée en 1907 par l'Académie de Berlin pour le cinquantenaire académique de M. Delisle : « En embrassant d'un seul coup d'œil l'ensemble des publications, au nombre de près de deux mille, où vous avez consigné vos recherches, qui ne croirait que c'est moins un seul homme que toute une école de savants qui a produit ces ouvrages? » La liste s'en est encore accrue depuis cette date, puisque M. Delisle a eu la rare fortune de mourir d'un seul coup, en pleine activité. Mercredi dernier, il envoyait encore à à notre confrère M. Omont un travail destiné à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*. Vendredi matin, quoique un peu fatigué et gardant la chambre sur le conseil de ses amis, il causait paisiblement avec l'aumônier de la chapelle de Chantilly, l'entretenant de ses recherches sur l'histoire de France, quand il s'interrompit et glissa inerte de son fauteuil. C'est sans doute la mort qu'il eût souhaitée pour lui-même, celle qui ne connaît pas les déchéances physiologiques et intellectuelles.

Léopold-Victor Delisle naquit à Valognes (Manche), le 24 octobre 1826. Lui-même a raconté ses *Souvenirs de jeunesse* dans la plaquette qui fut remise à chacun de nous pour remercier l'Académie de la belle médaille gravée par Chaplain et offerte dans le jubilé du 6 décembre 1907. Son éducation classique fut assez sommaire, telle qu'on pouvait la recevoir alors dans une petite ville de province, et c'est déjà pour nous un sujet d'admiration que de voir cette force de pensée et de travail germer dans le cerveau

d'un enfant à peine initié aux éléments de la science par des Frères de la Doctrine chrétienne et par les professeurs du très modeste collège de Valognes. Ce grand savant reconnaissait volontiers qu'il savait peu de grec et qu'il ignorait à peu près les langues vivantes les plus usuelles, comme l'anglais et l'allemand. Mais déjà, sur les bancs de l'école, il avait intéressé à lui un des fondateurs de la Société des Antiquaires de Normandie par l'étonnante curiosité qui le portait du côté de l'histoire et, tout jeune adolescent, il avait passé ses vacances d'été à copier une charte du roi d'Angleterre que son vieil ami lui avait montrée. En 1845, ses parents le conduisirent à Paris et il passa à l'École des Chartes trois années qui furent plutôt accidentées; en 1847 et 1848, l'École resta pendant longtemps fermée. En 1849, il entrait comme simple employé dans cette Bibliothèque nationale dont il ne devait plus sortir qu'en 1905, chargé d'ans et de gloire.

Dès 1857, il était élu membre de l'Institut, à l'âge de trente et un ans; en huit ans, l'élève diplômé de l'École des Chartes était devenu un des maîtres de la science historique; ses travaux affirmaient en lui une sorte de génie dans l'ordre des découvertes et des recherches bibliographiques. Pour reprendre l'éloge que lui décerne encore l'adresse de l'Académie des sciences de Berlin, il a été, il restera, non seulement pour la France, mais pour tous les pays civilisés, « le grand bibliothécaire »; il a montré tout ce que l'histoire générale reçoit de lumières et d'appuis de ce travail en apparence matériel et ingrat qu'est l'histoire des manuscrits et des livres; il a prouvé

que, dans la science, de très petits éléments peuvent créer une très grande chose, qui est la vie elle-même sous ses formes écrites.

Des ouvrages de M. Delisle, vous me permettrez de ne citer que les plus importants, en attendant que des notices détaillées présentent dans son ampleur ce labeur prodigieux : les *Études sur la condition de la classe agricole en Normandie au Moyen âge*, qui lui valurent deux fois le premier prix Gobert (1851 et 1852), la *Notice sur Orderic Vital* (1855), le *Catalogue des actes de Philippe-Auguste* (1856), l'*Inventaire des manuscrits du fonds latin de la Bibliothèque impériale* (1863 à 1871), les tomes XXII à XXIV du *Recueil des historiens des Gaules*, les *Rouleaux des morts du IX^e^ au XV^e^ siècle* (1866), le *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (1868 à 1881), la *Chronique de Robert de Torigni* (1872), les *Mandements de Charles V* (1874), l'*Inventaire général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale* (1876-1878), les *Mélanges de paléographie et de bibliographie* (1880), la *Collection de Bastard d'Estang* (1885), le *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois* (1888), le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale* (1897). Cette dernière publication se rapporte au travail entrepris depuis 1875 pour réorganiser, classer et cataloguer l'immense quantité de livres amoncelés dans notre grand dépôt national; tâche effrayante, devant laquelle tout le monde reculait, et que M. Delisle, nommé administrateur général en 1874, s'était seul senti capable d'affronter. La collection de cet inventaire général, en cours d'impression, compte aujourd'hui quarante volumes.

Je manquerais certainement à l'un des plus chers désirs

de M. Delisle, si j'omettais de dire que pour tous ces travaux il trouva une collaboration précieuse dans celle qui fut la fidèle compagne de toute sa vie et de toutes ses pensées. Lui-même a dit, avec une bonhomie charmante et avec une expansion rare chez un homme d'ordinaire si réservé, tout ce qu'il devait à M^me^ Delisle, qui, héritière des qualités de son père, le célèbre linguiste Eugène Burnouf, maniait avec aisance plusieurs langues étrangères et qui traduisait de nombreux passages d'auteurs à son mari, en l'assistant dans toutes ses recherches. Tous deux donnèrent l'exemple mémorable d'un ménage aussi uni par l'étroite communion des idées que par la tendresse conjugale, et notre confrère a voulu que le portrait gravé de sa femme accompagnât le beau fascicule de ses *Recherches sur la librairie de Charles V*, qu'il nous offrit à tous en souvenir de son jubilé académique.

Comment ne pas rappeler aussi la parenté et l'étroite amitié qui unissait M. Delisle et M. Boissier ? Quel contraste entre les deux beaux-frères, que nous étions accoutumés de voir assis côte à côte à nos séances, l'un toujours juvénile et souriant, la parole prompte et vive, l'autre plus silencieux et comme concentré en lui-même ; et quelle tristesse que de voir maintenant vides ces deux sièges, occupés si longtemps par les deux plus illustres d'entre nous !

Je n'oublierai pas non plus de dire que M. Delisle avait gardé tout son cœur à sa terre natale. Plusieurs ouvrages de ses débuts font suivre son nom du titre de membre de la Société des Antiquaires de Normandie. Dans une notice spéciale, M. Le Cacheux a étudié *Léopold Delisle, historien*

normand (1903), et il a donné la nomenclature des nombreux travaux que le grand savant a consacrés à sa chère province.

La réputation déjà européenne de M. Delisle s'étendit plus encore quand, en 1883, il eut à traiter l'affaire fameuse des manuscrits Libri et Barrois. Avec quelle pénétration, avec quel flair merveilleux, avec quelle sûreté d'investigation il prouva que dans les manuscrits mis en vente de la collection Ashburnham se trouvaient dispersées, défigurées, recollées, presque méconnaissables, une quantité d'œuvres dérobées autrefois aux bibliothèques de France ! Avec quelle patience et quelle adroite diplomatie il négocia le retour de ces précieux exilés, et avec quelle joie, en 1888, il leur vit reprendre leur place dans nos collections nationales ! Ce fut le triomphe de sa carrière d'archiviste et de bibliothécaire, le coup de fortune éclatant qui mit le sceau à sa renommée.

Tous les hommages, tous les honneurs, tous les titres étaient venus de tous les coins du monde à M. Delisle. Il les accueillait avec simplicité et restait modeste, presque timide en public. Universellement respecté et admiré, en dehors de ses proches qui l'adoraient, de ses amis intimes et de ses élèves, il passait pour très réservé. On peut en donner deux raisons. D'abord M. Delisle voulait qu'on respectât son travail. Il ne lui suffisait pas de n'être pas mondain. Connaissant le prix de chaque minute, il ne permettait à personne de lui dérober ce qu'il voulait consacrer à l'étude. De plus, M. Delisle était très prudent ; c'était sa caractéristique. Il l'était avec les choses, et ce fut la force de ses enquêtes scientifiques ; on savait que pour affirmer une fois, il devait être sûr deux fois. Il était

prudent aussi avec les hommes et ne se livrait pas facilement. La confiance affectueuse qu'il a mise en plusieurs de nos confrères n'en a que plus de prix. Son aspect extérieur était comme l'emblème de sa nature. Combien de fois l'avons-nous vu cheminer à petits pas dans les couloirs de l'Institut, la tête si penchée qu'on ne voyait plus sa figure, tassé et en quelque sorte replié sur lui-même, indifférent en apparence et comme absent. Mais si on l'abordait, si on lui parlait, il relevait la tête, et dans ce visage vieilli, sous l'arc de ces sourcils embroussaillés, on découvrait tout à coup deux yeux si clairs, si lumineux, empreints d'une expression si intelligente et même un peu malicieuse, qu'on en était tout ébloui, comme si l'on avait vu la jeunesse de M. Delisle conservée et concentrée dans ces yeux-là.

Messieurs, nous ne les verrons plus nous regarder. Mais nous ne dirons pas avec le sage antique que ceux-là seuls sont aimés des dieux qui meurent jeunes, en nous rappelant la longue et admirable carrière, si utile et si simple de Léopold Delisle. Nous savions déjà que le grand soutien de la vie morale, c'est d'avoir un idéal, une pensée maîtresse qui guide l'homme et l'occupe tout entier. Tous ceux qui sont dignes d'être au monde s'y efforcent, sans toujours y réussir. Mais combien rares sont les hommes qui, dès leur jeunesse, se sont tellement habitués à vivre dans cette pensée idéale qu'ils s'y meuvent comme dans leur atmosphère naturelle ; qui, sans effort et par un mouvement spontané de leur intelligence, ont façonné leur conduite à la mesure de leur rêve ! M. Delisle fut de ces hommes-là. Il a vécu dans la science, avec la science, pour la science, et on l'eût fort étonné en lui disant qu'il aurait pu en être

autrement. Vivre simplement, presque saintement, et travailler, travailler pour les autres, toujours, sans jamais se lasser, et puis un jour, tomber à terre, tout d'un bloc. C'est là le résumé de cette existence dont on peut dire, dans la mesure où l'homme connaît le bonheur, que ce fut une existence heureuse.

DISCOURS

DE

M. LE COMTE DE LASTEYRIE

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Messieurs,

J'aurais souhaité qu'une voix plus autorisée que la mienne vînt adresser, au nom de l'École des chartes, de son Conseil de perfectionnement et de ses professeurs, un dernier adieu au savant illustre qui, pendant plus d'un demi-siècle, l'a assistée de son expérience, l'a guidée de ses conseils, l'a éclairée de ses exemples. Mais notre directeur, retenu loin de Paris par l'état de sa santé, m'a prié de m'acquitter à sa place de ce douloureux devoir, et j'ai accepté cette pénible mission avec d'autant plus d'empressement qu'en rendant un public hommage à l'homme qui fut une des gloires de notre École, je m'acquitte d'une dette personnelle de reconnaissance envers celui qui fut le guide bienveillant de ma jeunesse et l'ami écouté de mon âge mûr.

Nombreux sont parmi nous ceux qui ont contracté envers Léopold Delisle semblable dette de reconnaissance, car, s'il n'a jamais occupé aucune chaire à l'École des chartes, il n'est aucun de ceux qui ont suivi les cours de cette École qui ne le proclame un des maîtres les plus estimés et les plus aimés que nous ayons eus. C'est que, avec Quicherat, personne n'a exercé une influence plus longue et plus efficace sur le développement de notre enseignement, personne n'en a suivi la marche avec un plus constant intérêt, personne n'a eu sur les maîtres et les élèves une action plus salutaire.

Léopold Delisle est entré au Conseil de perfectionnement de l'École des chartes en 1858, il en est devenu président en 1878; il y a siégé pendant cinquante-deux ans, et toutes les générations qui ont défilé devant lui pendant cette longue période ont pu admirer le zèle inlassable avec lequel ce grand savant, dont la vie était si remplie et le temps si précieux, s'acquittait de ses devoirs envers l'École.

Non seulement il ne manquait jamais une séance du Conseil, mais encore il prenait part à tous les examens et ne reculait même pas devant l'ennuyeuse corvée de corriger les compositions écrites. Parvenu à un âge où il eût été naturel qu'il se déchargeât sur de plus jeunes d'une besogne si peu digne de lui, il mettait une sorte d'amour-propre à s'en acquitter encore avec autant de soin que par le passé. Il a continué à le faire jusqu'à sa dernière heure et, il y a trois semaines, à pareil jour, nous passions une longue soirée chez lui avec trois de mes collègues à corriger des copies de paléographie. Chaque année il prenait une part importante à la soutenance des

thèses qui couronnent le cycle de nos études, et les observations qu'il adressait aux candidats étaient autant de leçons d'ingénieuse critique, dont les maîtres faisaient leur profit comme les élèves.

Mais ce n'est pas seulement de cette façon que Léopold Delisle témoignait du vif intérêt qu'il portait aux élèves de l'École des chartes. Sa porte leur était toujours ouverte; il accueillait avec une infinie bienveillance tous ceux qui y frappaient, leur prodiguant les conseils, leur communiquant libéralement le fruit de ses recherches, et s'ingéniant à les aider par tous les moyens.

Je ne puis, pour ma part, me défendre d'une vive émotion quand, me reportant à plus de quarante ans en arrière, je me rappelle quel secours Léopold Delisle fut pour les élèves de ma génération.

L'École des chartes n'était point alors ce qu'elle est aujourd'hui. Mal dotée, mal logée, elle ne possédait qu'une maigre bibliothèque, et notre éducation scientifique serait restée bien rudimentaire si nous n'avions cherché à suppléer au peu de ressources que présentait l'École, en fréquentant les Archives et la Bibliothèque nationale. Le Cabinet des manuscrits était notre lieu d'étude préféré, car nous savions y trouver un des premiers paléographes de l'Europe toujours prêt à venir en aide à notre ignorance, et je vois encore ce bon, cet admirable Delisle, interrompant son travail vingt fois dans une séance pour expliquer à l'un ou à l'autre d'entre nous comment il fallait lire tel mot difficile ou interpréter tel terme insolite.

Chaque jour nous abusions de sa patience, nous en

avions conscience et nous en avions honte, mais nous recommencions chaque jour, sentant bien toute la valeur des leçons que nous recevions d'un pareil maître.

Loin de nous en vouloir d'ailleurs, Delisle semblait nous prendre en amitié, en proportion même du temps que nous lui faisions perdre, et ainsi sont nés entre lui et une foule de chartistes des relations qui laisseront d'ineffaçables souvenirs dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur d'en bénéficier.

Je ne puis, Messieurs, dans ces quelques mots improvisés à la hâte, exprimer les sentiments qui animent les maîtres et les élèves de notre École en pensant à l'immensité de la perte que vient de faire la science française, mais je me sens plus impuissant encore à exprimer la douleur de ceux qui n'ont pas seulement connu Léopold Delisle comme savant, mais comme homme; qui ont eu le privilège de pénétrer dans son intimité, de passer de studieuses soirées dans son cabinet, assis auprès de lui à la même table de travail; ou qui ont pris place à sa table de famille, à côté de la digne compagne qui ne lui causa dans sa vie d'autre chagrin que de mourir avant lui. Il faut avoir été de ceux-là, Messieurs, pour apprécier pleinement tout ce que fut Léopold Delisle.

Aussi me permettrez-vous, après avoir pleuré avec vous le savant illustre qu'admirait l'Europe entière, de me retourner vers sa famille désolée et de pleurer avec elle l'homme d'une bonté exquise, d'une droiture incomparable, d'une générosité sans bornes, qui fut pour nous le plus dévoué des amis et que nous n'oublierons jamais.

DISCOURS

DE

H. PAUL VIOLLET

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

MESSIEURS,

A l'heure où le jeune homme commence à vouloir et à penser par lui-même, Léopold Delisle voulut appartenir à l'École des chartes, et, de fait, depuis sa naissance à la vie intellectuelle et scientifique, il nous a appartenu.

L'École des chartes et la Société de l'École, cette Société dont il fut l'âme pendant un demi-siècle, dont il est mort président d'honneur, sont vraiment sa famille et sa maison.

Il entrait à l'École en 1846. Son bon sens, sa prudence, ses aptitudes scientifiques attirèrent très vite l'attention.

Il était tout jeune encore et venait d'achever ses études lorsque les fondateurs de la Société des anciens élèves, dite Société de l'École, qui traversait alors une crise

difficile, l'appelèrent à eux, comme dans une passe dangereuse des navigateurs alarmés ont recours à un pilote expérimenté. Le navire à conduire était la *Bibliothèque de l'École des chartes*, qui, en ce moment-là, naviguait assez péniblement. Ce Nestor de vingt-six ans tint le gouvernail d'une main prudente et sûre. La navigation fut magnifique. Pendant plus de cinquante ans, Delisle a dirigé nos publications. Il y a pris lui-même une part personnelle considérable. Vous savez la place importante qu'elles occupent aujourd'hui dans le monde savant.

Le maître que nous regrettons était bienveillant à tous. Qui de nous ne lui a demandé conseil pour un projet de publication, pour un classement de bibliothèque ou d'archives et n'a reçu de lui aide et lumière? Il fut en 1874 l'un des fondateurs de notre Société de secours et fut élu en 1876 président de cette œuvre d'assistance délicate et discrète.

Sa force extraordinaire de travail, son tempérament à la fois vigoureux et pondéré lui a permis de faire face pendant sa longue carrière aux occupations professionnelles les plus délicates, les plus absorbantes, en même temps qu'il menait à bien des entreprises scientifiques considérables et singulièrement variées.

Il y a, au premier abord, quelque chose d'étourdissant dans cette variété et dans cette abondance. Celui qui, ne connaissant pas personnellement Léopold Delisle et ne l'ayant jamais lu, parcourrait par hasard la liste énorme de ses publications, — elles commencent en 1847 et finissent avec l'auteur lui-même en 1910, — se représenterait peut-être un de ces travailleurs qui, dévorés d'une

fièvre continue, traversent les livres en courant, arpentent les archives et ressemblent à certains voyageurs, trop nombreux aujourd'hui, qui encombrent nos routes et mesurent l'intensité de leurs jouissances esthétiques à l'épaisseur des nuages de poussière qu'ils soulèvent. Quel étrange, mais aussi quel excusable contre-sens commettrait cet ignorant lecteur de catalogues! Il se trouve, en effet, que l'étonnant voyageur, que l'inlassable informateur qui nous promena à travers la Normandie agricole du moyen âge, qui nous fit pénétrer dans les bureaux de la chancellerie royale sous Philippe-Auguste et dans ceux de la chancellerie pontificale sous Innocent III, qui découvrit l'auteur jusqu'alors inconnu du *Grand Coutumier de France* et approfondit certains aspects de l'histoire de nos miniatures, qui connut les livres de la bibliothèque de Charles V mieux peut-être que ce roi lettré ne les connaissait lui-même, qui supputa les comptes des Templiers, ces infortunés créanciers de Philippe le Bel, plus exactement, je n'en doute pas, que ne fit jamais leur redoutable débiteur, il se trouve que cet érudit ubiquiste, qui s'est posté hardiment à toutes les avenues de l'histoire, était l'homme le plus posé, l'érudit le plus consciencieux, j'allais dire le plus craintif. Delisle marchait et parlait lentement; il rédigeait et écrivait sans hâte : sa main toujours sûre était au service d'une pensée toujours nette. Tout respire dans son œuvre je ne sais quelle paix, quelle tranquillité, paix et tranquillité qui sont précisément l'inverse de cette agitation extrême qu'on pourrait bien à tort soupçonner en parcourant simplement sa bibliographie. Un foyer de chaleur douce et réglée, non point un volcan, alimentait cette

force productive qui, pendant plus de soixante ans, a donné de si beaux fruits.

Il est rare qu'une réputation internationale comme celle de Léopold Delisle soit la récompense d'un labeur grave, d'un labeur sérieux. Delisle est un de ces grands et modestes travailleurs que leurs contemporains ont su comprendre et apprécier à leur juste valeur.

C'est notre Société de l'École des Chartes qui, il y a vingt et un ans, lui rendit le premier de ces hommages publics qui ont honoré sa belle et verte vieillesse. Nous célébrions le cinquantenaire de notre Société, et quelques-une de ceux qui avaient joué un rôle actif vers les temps reculés de la fondation faisaient cortège à Delisle, le jour où, présidant la réunion, j'eus le grand honneur de lui donner l'accolade et de lui offrir le médaillon commémoratif de cette cérémonie, à laquelle nous avions voulu donner tout son sens et toute sa signification en y faisant graver les traits du maître. — Une solennité du même genre eut lieu quelques années plus tard à l'École des chartes : la Société de l'École et la Société de l'Histoire de France, où Delisle tenait une si grande place, lui offraient un autre témoignage de leur admiration et de leur sympathie.

De ces vaillants de la première heure, de ces témoins du passé un seul nous restait. Il nous est enlevé! Il a travaillé jusqu'à la fin. Vous connaissez ses dernières publications. Elles reflètent toute une vie. Fidèle à ses plus chers souvenirs, fidèle à la patrie normande, à l'histoire de laquelle il avait consacré ses débuts dans l'érudition et qui constamment était restée présente à son esprit et

avait gardé dans ses recherches et dans ses notes une place d'honneur, Delisle s'est éteint au cours d'entretiens journaliers avec Henri II, duc de Normandie, avec Orderic Vital et Guillaume de Jumièges. A ces entretiens prenait part l'ombre de notre regretté Jules Lair, dont le seul nom faisait sonner aux oreilles de Delisle ces mots aimés : Normandie, École des chartes, jeunesse, amitié.

Le sort me réservait la douloureuse mission d'être, une seconde et dernière fois, devant cette tombe, votre interprète à tous. Je dirai à Léopold Delisle, qui croyait comme moi à l'autre vie : à Dieu ! Ta mémoire ici-bas nous est chère. Elle nous restera chère.

DISCOURS

DE

M. CAGNAT

MEMBRE DE L'INSTITUT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

MESSIEURS,

Voici la deuxième fois cette année que je dois prendre la parole pour dire adieu à l'un de nos confrères et témoigner publiquement de notre douleur; mais aujourd'hui ce n'est point seulement au cœur, c'est à la tête que nous sommes frappés. Le plus ancien d'entre nous, le plus vénéré de nos membres honoraires, celui dont nous nous faisions gloire entre tous vient de nous être enlevé presque subitement. Il était des nôtres depuis plus d'un demi-siècle; et tandis que tous ceux qui honoraient alors notre Société, les Waddington, les de Saulcy, les Renan, les Renier, les Emmanuel de Rougé, Quicherat, Longpérier, Le Bas, le comte de Lasteyrie, Brunet de Presle, An. de Barthélemy, ont disparu peu à peu, depuis plus ou moins longtemps,

il était resté, comme pour continuer parmi nous leurs traditions. Le voilà disparu à son tour.

Léopold Delisle avait été élu membre résidant de la Société des Antiquaires de France le 9 juillet 1855. Pendant longtemps, il prit une part active à ses travaux et à ses séances : tantôt il lisait un mémoire, comme il savait en écrire, sur *un Sacramentaire de l'Église de Paris* (1857) ou sur les *Comtes de Dammartin au XIII^e siècle* (1869); tantôt il communiquait en de courtes notes des découvertes de détail, faites au cours de quelque lecture ou de quelque recherche — et vous savez le nombre des trouvailles de cette sorte dont la science lui est redevable; tantôt encore il prenait la parole dans les discussions pour remettre les choses au point avec sa prudence et sa sûreté d'érudition coutumières. Ce qui frappe le plus, quand on se reporte à notre *Bulletin*, c'est la variété des connaissances que les notes de Léopold Delisle attestent : l'antiquité gallo-romaine, l'époque mérovingienne, le moyen âge lui sont pareillement familières; s'il s'occupe surtout des manuscrits et des chartes, de paléographie ou de diplomatique, il n'est pas étranger aux autres parties de la discipline historique; il sait, lorsqu'il y est amené, dire ce qu'il faut sur les *Arènes de Paris au XII^e et au XIII^e siècle* (1858) ou sur des *Substructions romaines trouvées en 1866 à Paris derrière l'ancien parloir aux bourgeois* (1867); il est également prêt à parler sur un *Buste antique du musée de Coutances* (1877), sur des *Disques de plomb trouvés dans les tombeaux d'abbés du Mont Saint-Michel* (1875), sur des *Émaux du château d'Anet* (1870), sur des *Sceaux à légende française* (1859) ou sur des *Sceaux-matrices du moyen âge* (1860), sur des

Inscriptions mérovingiennes (1859), *carolingiennes* (1872), *médiévales* (1879).

Son érudition est inépuisable, comme sa curiosité; c'est un charme de voir ce qu'il peut tirer du moindre fait et comment ce qui semblerait à d'autres sans importance fournit à sa perspicacité des comparaisons et des déductions aussi fécondes qu'inattendues. Il est dans ces petites notes insérées à notre *Bulletin* ce qu'il a été toute sa vie dans les grandes œuvres qui l'ont illustré.

Il aurait certainement continué à apporter régulièrement à nos travaux l'appui de sa présence et de ses encouragements si les conditions matérielles dans lesquelles nous nous réunissons étaient différentes. Mais vous savez que, pour ceux d'entre nos confrères qui sont peu valides ou qui vieillissent, l'accès de notre salle des séances devient pénible. Le 2 décembre 1885, M. Léopold Delisle sollicitait une place vacante de membre honoraire, que nous nous empressions de lui accorder, sans vouloir comprendre que désormais nous ne le verrions plus que par intervalles. Aussi bien, absorbé par les fonctions importantes qu'il exerçait et par les travaux plus importants encore et moins ingrats qu'il poursuivait pour la plus grande gloire de la science française, avait-il, en réalité, tous ses instants comptés; néanmoins, les jours d'élection nous le voyions, jusqu'à ces derniers temps, gravir nos étages, venir de sa démarche placide et comme réfléchie s'asseoir à la table de notre salle et apporter à ses élèves et à ses amis un vote, qui était à la fois pour eux un témoignage d'estime dont ils étaient fiers et pour nous une indication discrète. Nous l'avons retrouvé encore une fois

lors de la célébration de notre Centenaire ; il a inséré dans le volume de *Mémoires* que nous avons publié à cette occasion une *Lettre autographe du roi Charles V.*

Mais, tout peinés que nous fussions de ne plus jouir régulièrement de sa présence, il nous appartenait bien ; nous étions fiers de le voir, en France et à l'étranger, entouré de respect, de haute estime et d'honneurs ; il voulait bien admettre que quelque parcelle de la considération où il vivait rejaillît sur notre Société.

Vous savez, Messieurs, que jusqu'au dernier jour cet homme éminent ne cessa de travailler et de découvrir ; il était de ceux dont la vieillesse semble ne courber le dos que pour les rapprocher chaque jour davantage de la table de travail et rendre plus aisée la lecture du livre ouvert devant eux, en attendant le jour où leur activité scientifique s'éteindra subitement avec la vie. Ceux-là sont heureux entre tous les travailleurs, et Léopold Delisle a eu la joie, si enviable pour chacun de nous, de ne pas sentir son esprit diminué par l'âge. Par là notre deuil peut être, non point atténué, mais adouci. N'oublions pas, d'ailleurs, que si le savant nous restait intact, si l'ami et le confrère étaient toujours aussi sûrs et aussi dévoués, l'homme ne vivait plus sur cette terre depuis cinq ans, mais dans le culte d'un souvenir pieusement entretenu. Pour lui, la mort n'a pas été une séparation, mais une réunion dans l'au delà.

Paris. — Typ. Firmin-Didot et Cie, impr. de l'Institut, rue Jacob, 56. — 49955.

ECOLE DES CHARTES BIBLIOTHÈQUE